

Irina GEORGESCU
Université de Bucarest
Roumanie

À LA DÉCOUVERTE D'UNE GÉOGRAPHIE INTÉRIURE

Najib Redouane, *À l'ombre de l'eucalyptus* (roman), Editions L'Harmattan, collection « Lettres du monde Arabe », Paris, 2014, 166 pages.

Qu'est-ce que c'est toute écriture sans les obsessions, les idiosyncrasies, les paniques et les révoltes intérieures de l'auteur-même? L'altérité nous pose en permanence face à face avec nos propres obsessions et révoltes, sans la possibilité de nous y échapper. C'est le mérite de quelques éditions d'offrir aux lecteurs la chance de parcourir divers titres, d'envisager un tableau presque complet de la littérature contemporaine. Fondée en 1981 par Marc Gontard, la collection « Lettres du monde Arabe » aux éditions L'Harmattan accueille des œuvres littéraires rédigées directement en langue française ou des traductions. Ainsi, le lecteur peut découvrir à son gré les marges d'une géographie littéraire qui se dévoile perpétuellement.

À l'ombre de l'eucalyptus est le premier roman de Najib Redouane, canadien d'origine marocaine, auteur de plusieurs ouvrages critiques et nombreux articles dans le domaine des littératures francophones du Maghreb, des Antilles, de l'Afrique ainsi que des écrivains francophones en exil. Essayiste, professeur et poète, il vit depuis 1999 aux Etats-Unis où il enseigne les littératures de la francophonie du Sud. Son roman, au-delà de la confession fragmentaire du héros, reste une analyse objective et percutante du monde arabe en pleine effervescence. La douceur de la narration se traduit par la nostalgie (du latin *nostos* – retour et *algos* – douleur) éprouvée par le protagoniste, Wahid, un jeune homme qui retourne au Maroc, chez sa famille, après une dizaine d'années à l'étranger. Arrivé du Canada, incarnant l'image du fils prodigue retourné chez soi, le héros trouve de nouveau ses mélancolies et ses angoisses, ses petits bonheurs et délices de l'enfance ; mais, au fond, il se sent égaré de tous. L'état de dépérissement et de langueur causée par le regret obsédant du pays natal, du lieu où il a longtemps vécu est peu à peu remplacé par le regret d'un amour irréalisé, d'un désir insatisfait. Il n'est au début qu'un touriste dans son pays, fatigué, ne voulant que rejoindre sa famille, peu lui importait la somme exorbitante qu'on cherchait à extorquer ; le jeune fraîchement arrivé de l'étranger cède rapidement à l'offre du chauffeur, parce qu'il veut « emplir ses yeux et satisfaire son cœur » (p. 10) de l'air matinal de son pays. Dès qu'il descend de l'avion, il constate : « la vie là-bas est dure. Ce n'est pas aussi facile que beaucoup de gens le pensent » (p. 12). Pensif, silencieux, il cherche une « douce paix » au moment de son entrée dans les lieux de son enfance, mais soudainement il se sent « agressé par l'odeur envahissante du carburant qui régnait dans l'air » (p.14). C'est le signe que les débris de la « civilisation » sont arrivés jusqu'au paradis, que rien ne reste immaculé. Une autre chose qui le frappe est le discours complexé du chauffeur le portant de l'aéroport vers Settat, qui pose toute sa confiance dans le mirage de l'Ouest, en contrastant avec la pauvreté acceptée et parfois banalisée de l'Est. Travailler au noir plusieurs années jusqu'au moment de recevoir les papiers officiels, c'est le prix nécessaire pour pouvoir rouler dans de belles voitures, faire des cadeaux aux connaissances, acheter une maison, se marier. Pour ce motif, la mère de Wahid ne comprit pas pourquoi son fils n'a pas apporté de cadeaux à sa famille. Mais Wahid fait partie d'un autre monde. Les jours de fête de son enfance, sillonnés par les visites au souk (marché public) avec son père, temps de confidences et de joie, deviennent les réminiscences d'une époque passée, lumineuse.

Toutefois, l'image de la mère filant la laine comme une Penelope atemporelle se confond avec les sentiments explosifs de la vie humaine ; elle incarne la maternité et la vitalité, l'odeur familiale de l'unité et de la sérénité, mais aussi la vigueur et la dignité réconciliées dans un seul être, prototype de la Mère idéale : « il revit tout à coup les gestes familiers qu'il avait si souvent observés. Elle prenait la laine à l'état brut en faisait toutes sortes de choses : couverture, burnous, djellabas, haïks » (p. 29). La figure de la mère – « brave femme, ma mère, pensa-t-il. Elle a lutté contre vents et marées pour nous élever. Elle nous a inculqué l'esprit de combativité, de persévérance et de courage » (p. 35) – est fort désigné par les interventions du narrateur, témoin fidèle aux événements, mais aussi par l'intermède du style indirect libre, qui accentue ainsi les relations entre les personnages : « sa mère appartenait à cette catégorie de femmes qui affrontent les vicissitudes de l'existence et les difficultés de la vie avec confiance et générosité » (p. 35). L'enfance dépassée est le miroir de la conscience du héros. Il entend cris des enfants et le discours autobiographique, confessionnel se déclenche ; le flux de la conscience lie les fragments de son existence de ceux d'un temps intérieur : « ces jours-la, les enfants étaient rois et maîtres dans un univers d'abondance, de chaleur et de rires » (p. 31). Devenu un homme, le protagoniste remémore les moments de bonheur réel, totalisant, de son enfance auréolée. Dans la narration, il apparaît toujours le symbole de la famille comme coquille vivante, protectrice. Dès le premier énoncé du personnage : « je vais à mon village », on voit se tracer les limites d'un imaginaire convulsif pour sillonner le trajet du héros ; il est un témoin très attentif au monde dans lequel il s'insinue, en essayant de l'entendre au dépit de sa longue absence. Mais, finalement, ses réflexions dévoilent la nature vulnérable de Wahid, qui se cache derrière sa souffrance. Il a raté son amour, donc

il part, pour ne pas souffrir davantage. Au-delà de cette simplicité du destin de Wahid, on saisit la complexité de ses tribulations. Il analyse, observe, constate, se souvient, essaye de comprendre. Donc, ses souvenirs s'ancrent dans la nouvelle vie qu'il s'entête à remettre en ordre.

Toutefois, le charme intérieur des digressions consiste dans la délicatesse des descriptions, l'abondance de détails d'un monde qui nous échappe, même s'il se dévoile devant nous. Le héros cherche à tout pas les nœuds intimes de sa présence autrefois abhorrée, ses liens avec les constantes ataviques de son destin, faisant la preuve d'un théoricien de sa géographie intérieure. Son intérêt vise les habits des hommes, l'architecture des quartiers, les relations humaines :

« les costumes traditionnels traversaient le temps. Wahid ne fut pas sans constater toutefois que, si les gens s'habillaient toujours des mêmes vêtements, ceux d'aujourd'hui apparaissaient élimés, plus légers qu'autrefois. Les hommes n'avaient plus cette fierté d'être rasés de près et de porter élégamment le *selham* ou les étoffes tissées par leurs épouses au gré de leur imagination. Ils n'enroulaient plus autour de leur tête la *rezza* immaculée, bien ordonnée. Les regards vides n'exprimaient aucune joie de vivre et les visages fatigués, imprégnés d'une grande lassitude, gémissaient en silence sous le poids d'une misère transparente » (p. 104).

La patine du temps affecte non seulement les souvenirs du personnage, mais aussi la perception du monde entier. Egalement, le héros trouve dans l'animation sans bornes du souk les traces de son enfance; il promène son regard dans tous les sens, en cherchant de vue l'odeur de ses souvenirs:

« les marchands de tissus, de quincaillerie côtoyaient les artisans dans une zone riche de divers métiers. Coiffeurs, cordonniers, forgerons, tailleurs, soudeurs créaient une animation sans borne tout autour [...]. Les vendeurs de légumes tentaient par de cris aigus d'attirer les clients en vantant les mérites de leurs marchandises étalées et éparpillées sur des nattes à même le sol. Le lieu n'était pas réservé uniquement aux paysans qui venaient une fois la semaine se ravitailler, on y trouvait aussi des citadins » (p. 103).

Ces gens sont reconnus facilement par leurs habits légers, dépourvus d'élégance. Mais dans l'imaginaire du jeune homme perdure la métaphore d'une cohue bruyante, un mélange de synesthésies à résonance intime. L'odeur fait frémir les narines : cumin, anis, cannelle de Ceylan, safran, curcuma, clou de girofle, gingembre, curry, muscade, feuilles d'eucalyptus, menthe poivrée etc. formaient « une mosaïque de couleurs chaudes et douces. L'ocre et le roux du cumin et du paprika côtoyaient les gris et les verts des poivres » (p. 107) ; par une sorte de rituel délicat et impressionnant à la fois, on devient, à l'aide de Wahid, le témoin d'un spectacle presque anodin, qui exige paradoxalement non seulement un public qui sait apprécier correctement la valeur des saveurs, mais aussi la présence d'« un vieux vendeur qu'il usât de patience » (p. 107), qui semble être le vieux du temps, l'*axis mundi* du souk, le seul mandataire de la polyphonie des odeurs et des goûts. Le seul à offrir « ces plantes rares aux multiples usages » était l'*aâtar*, une sorte de chaman de saveurs inaccessibles, cloîtrées dans leurs coquilles latentes, dans leurs cosses douces, qui prenaient vie dans les mains de ce vendeur exercé ; chez lui, on trouvait, outre d'une variété d'assaisonnements, d'eau de rose et de fleurs d'oranger, d'ambre gris, de musc, de pâte lunaire, de corail, de belladone, de caméléon, de cantharide et d'amulettes.

Sa mère et son père, son frère cadet, ses sœurs – Fatima, Zohra, Khadija – sont un écho de sa propre existence, ses pouvoirs éternisés. Même si son frère Abdeljalil n'avait pas fréquenté l'école, « il appris de la vie de tous les jours les secrets du quotidien domestique et la communion avec la nature » (p. 107). Malade, son père révèle une profonde amertume :

« Mon temps est passé. J'attends la mort. C'est tout ce qu'il me reste. La mort, ce sera le départ définitif, sans retour. En toute saison, été comme hiver, je vis cette interminable attente et je passe mes jours à écouter le grognement éternel du vent » (p. 111).

Le malade refuse le docteur, tandis que son épouse insiste à le traiter comme d'habitude : « à quelques grammes de feuilles d'origan, de plante de mélisse, de fleurs de lavande et de plante de pariétaire mélangées ensemble », ajoutant des feuilles d'angélique et de racines d'aunée » (p. 111). Les remèdes naturalistes valent plus que la médecine moderne aux yeux de ces gens pour lesquels la sagesse et l'harmonie avec l'univers sont des préceptes fondamentaux.

Wahid devient homme et citoyen, il est accepté au service civil dans l'un des plus importants ministères du Royaume, mais il ne renonce pas à « la lave brûlante du passé » : toute sa confession de vie est liée intimement à un échec amoureux. Il cherche à décrocher ses souvenirs pour expier un passé troublant, un amour blessé. L'image de Sarah se (dé)compose comme un puzzle : c'est l'intellectuelle rasée et distante, c'est la femme précieuse à laquelle Wahid pense tout le temps, vers laquelle s'envolent ses pensées amoureuses, pour jouir de la beauté et de la poésie de leurs rencontres:

« l'incertain auquel il était confronté le perturbait, le drapait d'un vide insensé et séquestrait son âme dans une déchirure intemporelle. Sa mémoire était en devenir. Elle accumulait le désespoir, le désarroi et racontait la déception comme autant d'autres images blanchies de livres inédits. Elle avait appris à mieux gérer l'espace, le temps et la force mystique de son amour pour Sarah. Il cherchait un lendemain rêveur, désireux d'oublier que sa vie avait basculée dans le néant lorsqu'il avait raté son rendez-vous avec l'amour » (p. 130).

Une narration sur l'identité et l'amour, le roman de Najib Redoane, *À l'ombre de l'eucalyptus*, surprend la métamorphose d'un héros contemporain à la recherche de soi-même.